

Géza Nagy

L'image de la révolution française dans la Hongrie officielle du millénaire

Un des problèmes fondamentaux de la science historique hongroise, en particulier de la philosophie de l'histoire et de la science sociale est de nos jours la question de l'évolution de la Hongrie des XVIII^e-XIX^e siècles vers une société bourgeoise, ou, plus généralement et selon la terminologie des annalistes français, la stratégie de rattrapage des pays de la périphérie européenne. Il suffit de citer à ce propos les travaux de Fernand Braudel et de Pierre Chaunu, ou ceux des Hongrois Domokos Kosáry et Béla Köpeczi, qui concluent - en accord avec les philosophes modernes de la culture, notamment avec Toynbee - que la dernière phase de l'évolution de la civilisation européenne issue de l'héritage gréco-romain et judéo-chrétien est l'âge du capitalisme, qui marque d'une manière décisive tous les aspects du monde contemporain depuis les structures de production et les institutions jusqu'à la vie culturelle et intellectuelle. Les formations de type classique du système capitaliste sont les démocraties libérales, appelées aujourd'hui sociétés de consommation industriellement développées.

Après des époques relativement moins complexes, le tableau embrouillé que le XX^e siècle nous offre semble défier tout notre outillage intellectuel. Le trait le plus marquant en est constitué d'une part par le rythme extrêmement rapide du progrès scientifique / physique nucléaire, informatique, communications, astronomie, etc. /, et par la dimension planétaire des relations entre les différents pays, d'autre part, si l'on veut, par le pluralisme des formations sociales qui coopèrent et agissent réciproquement les unes sur les autres d'une manière productive, à condition, bien entendu, que ce processus se déroule sous le signe d'une coexistence et d'une coopération pacifiques.

Avant d'aborder notre sujet proprement dit, il convient de faire quelques considérations d'ordre méthodologique, en ce qui concerne notamment les aspects sous lesquels les rapports réciproques entre les éléments constitutifs des civilisations peuvent et doivent être examinés. Et nous voici arrivés au cœur même du thème de notre colloque consacré à l'étude des "Relations culturelles franco-hongroises depuis 1920". C'est que les conclusions apportées par l'analyse des relations culturelles mettent en lumière certaines connexions d'une valeur plus générale, tandis que l'examen du fonctionnement des mécanismes des civilisations et des cultures en contact les unes avec les autres exige des méthodes appropriées. Je remarque à ce propos que j'emploie le mot de "culture" dans un sens plus restreint que celui de "civilisation", et que j'entends par là les réalisations individuelles et collectives de la sphère intellectuelle et spirituelle, sans envisager les données, les objectifs et les pratiques sociaux généraux. Sur ces prémisses, il est nécessaire de faire quelques remarques brèves sur la théorie de la réception, la méthode progressive et régressive sartrienne, et la notion de la

médiation. La première implique que l'on doit prendre en compte à la fois les composantes intrinsèques de la civilisation / ou de la culture / émettrice étudiée - en possédant, bien entendu, les connaissances nécessaires et les spécificités, les besoins et les intérêts du milieu récepteur, lesquels, conformément à la dialectique des parties et du tout, exigent des mises au point précises au moyen de démarches appropriées. A cet égard, on doit utiliser d'une façon très nuancée la méthode de l'analyse historique / où le regard se dirige ou bien du passé vers le présent ou bien du présent vers le passé /, de même que celle de la médiation, qui établit des rapports directs et médiateurs socialement ou subjectivement déterminés entre les faits, les événements et les données du processus historique.

Comme disait Roland Barthes, il n'y a pas de lecture innocente; j'ajouterai pour ma part qu'il n'y a ni choix de sujet ni analyse ni jugement de valeur qui soient innocents ou neutres. J'ai déjà dit qu'à partir du XVIII^e siècle le principale organisateur dominant de l'évolution des relations franco-hongroises avait été l'attitude des Hongrois vis-à-vis de l'installation d'une société bourgeoise. Cela revient à dire - et ceci est valable aussi pour notre période - que depuis la Renaissance la civilisation, la culture françaises ont été reçues en Hongrie dans des conditions tout à fait inadéquates, d'autant que l'adoption des idéaux et de l'apport de la bourgeoisie a été constamment entravée d'abord par la résistance d'un système social de type féodal ou semi-féodal, puis, après 1945, par l'hostilité d'un régime politique prétendument socialiste. Je n'ai pas l'intention d'examiner ici les réalités de nos jours, bien que je sois convaincu que les conclusions méthodologiques pourront être appliquées aussi à l'étude des conditions actuelles de la réception.

L'objet de mon analyse est un livre très représentatif, amplement illustré, édité en cinq volumes / ou plutôt en cinq albums / vers le tournant du siècle sous le titre *La Grande Révolution française et Napoléon*. L'introduction est de Gyula Pekár ; les auteurs sont Andor Adorján, Pál Kéry, László Seress et Béla Zilahi Kiss ; l'ouvrage a été publié sous la direction de Samu Borovszky, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Tous sont des représentants de marque de l'élite intellectuelle officielle de la Hongrie de la fin du siècle. Le premier volume s'intitule *Le siècle rococo et les artisans de la Révolution*; le deuxième, *la Révolution jusqu'à la décapitation de Louis XVI* ; le troisième, *La Terreur. L'âge de la guillotine*; le quatrième, *Napoléon Bonaparte* ; le cinquième, *L'empereur Napoléon*.

Si nous nous proposons de situer cet ouvrage dans le cadre d'un climat intellectuel donné, nous sommes nécessairement amenés à examiner dans l'optique de la philosophie de l'histoire les spécialités de la "périphérie" hongroise du XIX^e siècle. Tandis que la Révolution française, préparée sur tous les plans par le siècle des Lumières, avait créé les conditions économiques et politiques de l'avènement du capitalisme, les Hongrois n'avaient réussi, ni à cette époque, ni plus tard, à transformer par voie révolutionnaire le statu quo politique et social. Par conséquent, l'exemple français ne pouvait nourrir aucune tendance politique vigoureuse : son rayonnement se limitait essentiellement au domaine intellectuel, et subissait des déformations fâcheuses par suite de l'absence de conditions

sociales appropriées. Il devenait le credo du groupe peu nombreux des réformateurs idéalistes, le ferment d'un avenir lointain et vague apportant le bonheur et l'égalité, et le prix ardemment souhaité des efforts et des sacrifices.

Les esprits réformateurs de la société de l'ancien régime hongrois s'inspiraient de l'exemple anglais dans leur lutte contre la domination austro-prussienne, espérant que l'union spontanée des classes et des ordres dans un effort commun apporterait l'indépendance politique de la nation hongroise, ce qui aurait pour corollaire le relèvement matériel et économique du pays et la formation d'une société bourgeoise. Un peu plus tard, les radicaux de 1848 voyaient la solution dans un soulèvement national pour l'indépendance.

Bien que les cent dernières années aient été pour nous riches en enseignements, nous sommes loin de pouvoir décider avec conviction laquelle de ces deux voies eût été la bonne. Ce qui est certain, c'est que la voie dans laquelle la nation s'est engagée n'a pas conduit à l'avènement d'un régime libéral ni d'une société bourgeoise. Jusqu'à présent, la Hongrie n'a pas connu la démocratie libérale.

Or, si l'on envisage l'histoire hongroise des deux derniers siècles dans l'optique actuelle des sciences sociales, force nous est d'étudier les rapports entre la réalité hongroise et les formations politiques et sociales de l'Occident européen. Je me suis proposé d'exposer ici comment s'effectuait en Hongrie la réception des idéaux du libéralisme bourgeois dans les conditions idéologiques concrètes d'une époque relativement récente. Sans entrer dans les détails, je me bornerai ici à ébaucher en grandes lignes la situation donnée en remontant à la révolution et la guerre d'indépendance nationale de 1848-1849.

D'abord les visées sociales / bourgeoises / de la révolution de 1848 furent nécessairement reléguées au second plan par les impératifs de la guerre d'indépendance anti-autrichienne. En outre, les démocrates radicaux ne pouvaient ni s'appuyer sur des bases matérielles suffisamment solides ni recevoir l'adhésion de toutes les couches de la société hongroise. La voie choisie, celle de la guerre d'indépendance nationale, conduisait ainsi à un échec total.

Après la restauration du statu quo politique antérieur, les détenteurs traditionnels du pouvoir ne pouvaient cependant se priver de l'appui des couches possédantes et de la majorité de la population. Ainsi - et prenant aussi en compte l'évolution de la situation internationale - François Joseph se voyait-il contraint d'accepter un Compromis historique en 1867. En dernière analyse, les cinquante années de paix de la monarchie austro-hongroise née du Compromis de 1867 correspondaient, *mutatis mutandis*, à l'affermissement au XVIII^e du Tiers Etat en France, pour ce qui est notamment de la mise en place des conditions essentielles d'une transformation radicale / révolutionnaire / de la société, parallèlement à la persistance des structures féodales. Les progrès du capitalisme en Hongrie dans le domaine de l'agriculture, des finances, des transports et de l'industrie avaient fait mûrir au tournant du siècle cette génération de penseurs qui - fussent-ils loyaux au régime ou d'opposition - cherchaient à donner une vue synthétique de l'évolution économique et sociale et à en élaborer les assises théoriques. Pour nous référer de nouveau à l'histoire de la France, il s'agissait là d'un

encyclopédisme spécifiquement d'Europe centrale et orientale, qui s'appuyait sur une bourgeoisie lamentablement faible par rapport à l'intelligentsia idéaliste et moralisante issue de la petite et moyenne noblesse. A de rares exceptions près, les intellectuels et les hommes politiques hongrois les plus radicaux de l'époque en question venaient de l'aristocratie, de la petite et moyenne noblesse / la gentry / ou du fonctionariat, depuis le poète János Vajda, les écrivains József Eötvös et Zsigmond Kemény jusqu'au poète Endre Ady et au comte Mihály Károlyi, président de la République hongroise de 1918.

Ce fut au milieu de cérémonies et de festivités grandioses que la Hongrie officielle et l'ensemble de la population commémoraient le millénaire de la fondation du pays. On se berçait de l'illusion de former une nation plus unie que jamais, dont la cohésion eût été forgée par la longue paix et la prospérité. Partant, il fallait définir le rôle et l'apport de la guerre d'indépendance hongroise de 1848 et de la Révolution française de 1789 dans le contexte de la Monarchie austro-hongroise. Les cendres de Kossuth venaient d'être rapatriées de Turin, tandis que parmi d'autres l'ouvrage en question avait rendu "digérable" pour la Maison des Habsbourg l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Or cette réinterprétation de l'histoire devait néanmoins satisfaire à certaines conditions bien définies auxquelles les auteurs loyaux et dévoués ne manquaient pas de se plier. Il s'agit ici de conditions inéluctables d'une part, et de conditions tacites de l'autre. Les premières comprenaient l'acceptation explicite de l'ordre social avec les vestiges de la féodalité, des rapports de propriété et de l'idéologie dominante ; les secondes, le recours à l'application certaines méthodes - ou plutôt à des manipulations sophistiquées - pour présenter au public l'image de la Révolution française et du premier Empire.

Nous avons rassemblé un certain nombre de ces dernières pour les offrir à nos confrères français et hongrois dans le but non dissimulé de les convaincre que cette analyse concrète conçue sous le signe de la théorie de la réception appliquée à l'étude de l'interaction des civilisations contribuera à élucider certains aspects non seulement de l'époque historique en question, mais aussi de l'état présent des choses.

Commençons donc par l'introduction, sortie de la plume de Gyula Pekár, dont l'autorité était incontestée dans les milieux intellectuels officiels. Sa première phrase peut paraître une amorce très spirituelle, mais en connaissance de l'ensemble de l'ouvrage on y repère un premier exemple de ce gauchissement astucieux qui caractérise toute cette entreprise ambitieuse : "sur la nef de l'Histoire, nous semble-t-il, un personnage mystérieux tient le gouvernail : c'est le Hasard... c'est lui qui décide des directions nouvelles dans lesquelles la nef poursuit déjà son chemin conformément aux lois propres à la logique ordinaire." Mais de quoi s'agit-il en réalité ? La nuit de la Saint-Barthélemy, le protestant Henri de Bourbon se cache sous la robe à paniers de sa jeune épouse pour échapper au poignard des papistes. L'auteur " se demande au nom de l'humanité : quel sera le destin du monde si le roi de Navarre vient à être tué ?" Or, ajoute-t-il, "il n'y aurait eu sans lui ni "Grand Siècle", ni siècle rococo pervers et charmant, ni Grande Révolution, ni Napoléon / ou du moins tout cela se fût passé un peu

différemment /, c'est-à-dire toutes ces choses grandioses qui projettent leurs lumières et leurs ombres sur tout le cours du XIX^e siècle."

Essayons de pénétrer la signification de ces phrases. Quel est le sens de cette référence constante aux hasards de l'histoire ? Il apparaît qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un déterminisme transcendant, de l'ordre des choses créé par Dieu où les événements imprévus entraînent des bouleversements, soumettant à une épreuve très dure, voire tragique, les détenteurs laïques et ecclésiastiques du pouvoir octroyé par la divinité. Cette tendance d'évolution historique aboutissant à l'avènement de la bourgeoisie, c'est-à-dire à la conquête définitive, radicale et consciente du pouvoir par le Tiers Etat français ayant accompli des progrès spectaculaires dans les domaines scientifique, intellectuel et économique ne pouvait nullement offrir une perspective attrayante à cette formation quasi féodale qu'était la Monarchie austro-hongroise, où en plus toutes les manifestations de la vie publique devaient se dérouler sous un signe religieux. Or, on ne pouvait passer ces faits sous silence, et il fallait en tirer certaines conclusions inévitables. Je tâcherai d'en résumer les principales en me fondant sur l'introduction de Pekár aussi bien que sur l'ensemble de l'ouvrage.

Tout d'abord, Gyula Pekár minimise délibérément, voire ignore le rôle de la bourgeoisie dans la préparation effective de la Révolution, de même que la montée progressive de cette classe depuis la Renaissance ou même plus tôt, tant sur le plan économique qu'intellectuel. Aucun chapitre des cinq volumes, aucun développement digne de ce nom de tout le livre ne mentionne son rôle dans ce domaine. Les encyclopédistes sont par exemple identifiés à Voltaire et aux libres penseurs, ou à Rousseau dont la morale allait préparer la Terreur du fameux chef révolutionnaire Robespierre.

En même temps, les deux siècles du règne des Bourbons sont présentés comme l'oeuvre inégalée et inégalable de l'esprit humain, comme l'époque d'un gloire, d'une splendeur et d'un rayonnement exceptionnels. Le fait que la Révolution française a éclaté - cette Révolution préparant une ère nouvelle de l'histoire de la France que les auteurs se complaisent à peindre en des traits touchants et qui nous émeut presque autant que la disparition du régime nobiliaire ou les champs fleuris du rococo, cette accalmie avant le retour en force de l'orage -, donc ce grand bouleversement est aussi dû à l'oeuvre du hasard, notamment à la faiblesse de caractère et à l'immoralité de Louis XIV, surtout de Louis XV et de Louis XVI, aussi bien qu'au gaspillage insensé de la cour de Versailles.

Le glissement tendancieux que Pekár opère un peu plus tard témoigne également de l'incidence des options politiques austro-prussiennes des milieux récepteurs donnés : tandis que le monde entier aurait assisté à l'apothéose des races latines jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, celles-ci auraient alors cédé le rôle dirigeant aux races germaniques. Cela revient à dire qu'à l'encontre du matérialisme du capitalisme arrivé au pouvoir en France / codifié et devenu expansionniste sous Napoléon Ier /, le modèle nouveau est la civilisation allemande, où l'essor économique / et la variante prussienne des débuts du capitalisme / s'accompagnent du maintien du pouvoir des Junkers et de

conclusions philosophiques idéalistes dues au décalage entre les deux civilisations. Ces réalités sociales et intellectuelles se sont inévitablement propagées parmi la noblesse hongroise qui profitait du régime installé dès 1867. L'analyse de Pekár comporte à ce propos une autre contradiction, que les penseurs et réformateurs du format de Széchenyi ont d'ailleurs su éviter, c'est-à-dire que cette "germanophilie" nourrie par la participation de la noblesse à l'essor économique devait être étendue logiquement à l'Angleterre et même aux Etats-Unis, ce que les auteurs ont omis, bien entendu, de faire. L'inconséquence de leur démarche n'en est que plus flagrante.

Les chapitres consacrés à Napoléon abondent aussi en gauchissements très instructifs. La place éminente que lui assignent les auteurs dans la hiérarchie des personnages historiques s'explique non par son oeuvre de codification de l'ordre politique de la France bourgeoise, mais par sa personnalité anecdotique et "diabolique" qui, tout en étant celle d'un parvenu, a créé une nouvelle aristocratie capable de rivaliser avec la noblesse historique, et digne aussi de l'estime des magnats hongrois.

L'appréciation de l'essor intellectuel et culturel du XVIII^e siècle, aussi bien que les jugements portés sur la Révolution française elle-même n'exigent aucun commentaire /p.32/ : le XVIII^e siècle "n'a jamais été capable d'approcher de la grandeur créatrice du XVII^e siècle ni en littérature ni en métaphysique ; il n'a jamais pu rivaliser avec le XIX^e siècle en matière de philosophie ou dans les sciences sérieuses ; aussi du point de vue de l'histoire de la pensée appellerais-je volontiers siècle rococo, un siècle pamphlétaire qui ignore l'idéal altruiste de l'art pour l'art et du savoir pour soi et qui, mû par une curiosité toute pragmatique, s'accroche hâtivement et très superficiellement à toutes les branches de la science pour ramasser le matériel de guerre nécessaire pour partir à l'offensive, pour détruire complètement le passé et pour préparer le terrain avant l'arrivée du Grand Inconnu de l'Avenir". Autant de phrases, autant d'affirmations fausses et dictées par des préjugés. Seul Rousseau est digne de recevoir quelques éloges /selon les auteurs, "il est le plus grand"/, mais il est considéré en premier lieu comme le champion de l'irrationalisme et de l'empire des passions. "Les images et les visions qu'il a créées enivreront le peuple qui scandra son nom en marchant vers la Révolution", laquelle aurait donné, avec les destructions sanglantes perpétrées par les couches populaires inférieures, un exemple effarant pour toute l'Europe.

Or 1789 signifie la création d'une formation sociale radicalement nouvelle, et marque en dernière analyse la transformation révolutionnaire de l'ensemble de la civilisation française. Par conséquent, l'historiographie doit explorer tous les aspects constitutifs de celle-ci, ou du moins celle-ci doit-elle les intégrer dans son propre système. L'historien ne peut pas se borner par exemple à la peinture anecdotique des détails au lieu de passer en revue et d'interpréter les changements fondamentaux. Dans le cas présent, les auteurs du premier volume ne tentent même pas de retracer les progrès économiques, démographiques et scientifiques accomplis au cours du XVIII^e siècle, sans lesquels il n'y aurait eu ni bourgeoisie forte ni Révolution. Tout ce qu'ils disent au sujet de la déchéance des

moeurs et du gaspillage de l'aristocratie de Versailles est vrai, seulement il s'agit là de causes négatives et non positives de la Révolution. C'est-à-dire que parallèlement à l'essor de la bourgeoisie au dernier siècle de l'Ancien Régime, la part du revenu "national" appartenant à la noblesse fut affectée essentiellement à des investissements improductifs et à des dépenses de luxe. Par conséquent, la force vitale des deux premiers ordres fut assez diminuée pour qu'ils deviennent incapables de s'opposer à la montée révolutionnaire. Le fait que la bourgeoisie a conservé sa vigueur ressort clairement des événements de l'époque napoléonienne et en particulier de l'exportation de la Révolution. Bien entendu, les proportions "saines" n'ont pas été tout à fait maintenues : aussi la France a-t-elle toujours été devancée par la Grande-Bretagne qui avait de tout temps vu en elle, dès la Renaissance, une redoutable concurrente capitaliste. La citation suivante /p.310/ illustre bien l'interprétation erronée des auteurs : "Ce fut l'intolérance de Louis XIV qui sema la graine de la Révolution ... Les semailles somnolèrent sous la terre pendant plus d'un siècle. Leurs racines s'enfonçaient dans les couches profondes de la religion, et les épis poussaient déjà sur un sol politique. La semence mûrit du soleil radieux de la pensée, de la philosophie et de la science."

Les deux volumes traitant de la Révolution contiennent encore bon nombre de conclusions de cette sorte, dont nous nous contenterons de citer quelques-unes. On écrit par exemple qu'au temps de la Révolution, la bourgeoisie française "s'est avérée la plus forte dans le tourbillon sanglant des classes aux prises les unes avec les autres" ; en réalité, non seulement le Paris révolutionnaire était à la bourgeoisie, mais aussi la Révolution elle-même. C'est-à-dire qu'après son avènement, la nouvelle classe dirigeante dut mener une lutte sans merci contre l'aristocratie et la coalition antirévolutionnaire d'une part, et le "Quatrième Etat" de l'autre, en particulier contre le prolétariat parisien qui l'avait aidée à prendre le pouvoir. Les auteurs sympathisent explicitement avec les députés de la Gironde siégeant à la Convention ; ils les dépeignent sous un jour très favorable, approuvent leur position conséquente lors du procès du roi, et ajoutent - pour ainsi dire en passant - que certains d'entre eux, dont Condorcet et Monge, "malgré l'ivresse sanglante de la Révolution, prirent le temps de cultiver les sciences" /p.182/. Cet ordre bourgeois prometteur était menacé jusque dans ses fondements par "la Terreur, l'âge de la guillotine", c'est-à-dire par la dictature des Jacobins nourris de l'idéalisme rousseauiste et de l'exaspération des masses populaires. Thermidor eut lieu parce que, par leur intransigeance de moralistes, Robespierre et ses amis avaient fini par s'aliéner le peuple parisien gagné par le désespoir. L'accomplissement du destin de Robespierre et de ses compagnons aurait marqué le début de la phase la plus "positive" de la Révolution, "lorsque le rayonnement salutaire de la Révolution et ses apports grandioses commençaient à se faire sentir. On voyait disparaître les corporations, le régime seigneurial et les privilèges ; l'enseignement et la culture tendaient à s'adresser à de larges couches de la population, tandis que l'ensemble de la société prospérait : autant d'avantages incommensurables." La bourgeoisie thermidorienne aurait ainsi continué l'oeuvre de la Gironde, dans la mesure où après les excès jacobins, elle a

rétabli l'ordre désormais sanctionné comme "naturel" des choses. Cet ordre fut institué sur le plan légal par Napoléon, qui allait fournir des cadres institutionnels, un Code civil et - sous le signe de la gloire - des responsabilités d'expansion à cette bourgeoisie avide de s'enrichir. Voilà de quelle manière la Révolution de 1789, "cette grande erreur française" / opinion qui faisait écho d'un jugement répandu dans toute l'Europe après la Commune de 1871, cf. Vol. III, p.12/ fut "classée" par la Hongrie millénaire regardant avec complaisance les glorieux tableaux de ses dix siècles héroïques.

Avant de terminer, il convient encore de définir quelles étaient, du point de vue de la réception de la civilisation française, les principales tendances - à côté de celle que nous venons d'étudier - dans la vie intellectuelle et artistique hongroise du tournant du siècle, comment celles-ci se sont maintenues jusqu'en 1945, voire jusqu'à la fin des années 1980, et quelles sont les conclusions que nous pouvons en tirer pour le présent.

La tendance officielle que je viens d'illustrer avec le livre publié sous la direction de l'académicien Borovszky subsistait encore entre les deux guerres, grâce notamment à deux universitaires, Sándor Eckhardt et János Hankiss. Le dernier était le directeur de la chaire de français de l'université de Debrecen ; le premier, son homologue de Budapest, a publié, au début des années 1920, une histoire de la réception en Hongrie des idéaux des Lumières françaises, du point de vue du catholicisme érigé au rang de religion d'Etat.

Deux autres courants majeurs ont encore marqué notre siècle. Les partisans radicaux de la démocratie libérale se réclamaient de l'oeuvre d'Endre Ady, de l'historien Oszkár Jászi et de l'homme politique Mihály Károlyi ; leur dernier théoricien de marque aura été l'historien István Bibó, décédé en 1979. L'autre camp, de composition assez hétérogène, affirmait des idéaux nationaux, nobiliaires et paysans ; leur lignée s'étend de l'historien Gyula Szekfű à Sándor Karácsony, en passant par les écrivains Dezső Szabó et László Németh. Il faut y ajouter la brillante génération de poètes et d'écrivains regroupés autour de la revue *Nyugat* /Babits, Kosztolányi, etc./, dont l'oeuvre nous invite à étudier les aspects esthétiques et artistiques de la réception de la culture française.

En envisageant dans l'optique du présent l'évolution de la pensée politique et sociale en Hongrie, nous sommes amenés à conclure que la mise au point théorique est une condition indispensable de toute prise de position idéologique ou pratique. L'exemple que nous avons cité et ses implications nous révèlent que dans les conditions politiques et sociales données, les spécialistes de ce sujet peuvent faire dévier leur analyse pour plusieurs raisons : par manque d'informations, par calcul, par mauvaise foi, par idéalisme naïf, ou tout simplement en omettant de préciser certaines notions essentielles. Il faut, bien entendu, se débarrasser de ces tares.